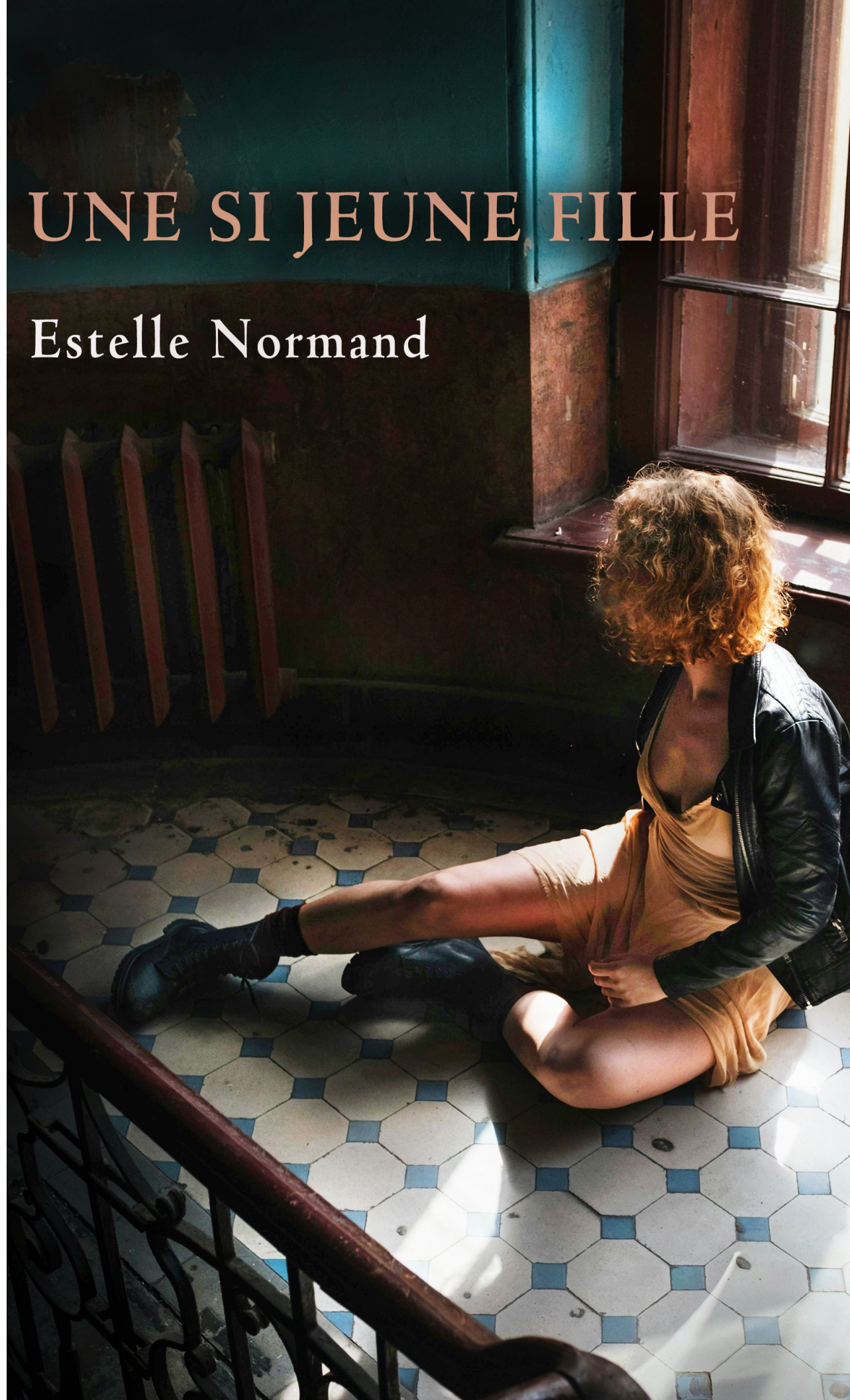


UNE SI JEUNE FILLE

Estelle Normand



Estelle Normand

Une si jeune fille

© Estelle Normand, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5698-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Perros-Guirec, 12 août 2016

Le corps d'Aurore, allongé parmi les herbes bleues, hypnotisait Jo. Celle-ci mesurait sa chance de pouvoir partager cet instant privilégié avec sa meilleure amie, d'ordinaire si entourée. Son aisance naturelle avec autrui la rendait immédiatement populaire et l'amenait à rencontrer sans cesse plus de monde. Jo, plus réservée, admirait son amie de loin et l'attendait, généralement en retrait. À la fin de ses discussions, cependant, Aurore prenait le temps d'inclure Jo pour la présenter et vanter ses mérites. Gênée, Jo acceptait timidement les compliments, ivre des œillades que ne manquait pas de lui lancer son amie en pareilles circonstances.

Jo se demandait souvent si Aurore était consciente de la fascination qu'elle exerçait sur elle. Certains de ses regards la laissaient croire que tel était le cas, mais Jo n'arrivait jamais à trancher. De son côté, elle s'était convaincue de ne représenter pour Aurore qu'un infime point dans son univers en perpétuelle expansion. Cette simple idée suffisait à lui donner le vertige et à la plonger certaines nuits dans un désespoir poisseux qui l'eût fait mourir de honte si Aurore était venue à l'apprendre.

Mais cette nuit-là était différente puisque Aurore et Jo étaient seules, à l'abri d'un grand pin parasol dont les branches se déployaient au-dessus d'elles comme des volutes de fumée, tandis que la fête battait son plein à l'intérieur de la maison.

Quelques jours auparavant, les deux jeunes filles étaient passées devant la bâtisse après leur baignade matinale, encore étourdies par la chaleur naissante et le joint roulé par Aurore. Elles remontaient de la plage, leurs bras couverts de sel s'effleurant par moments, quand Aurore avait saisi le poignet de Jo. Tous les poils de son bras s'étaient dressés au contact inattendu de la main de son amie.

Aurore avait désigné un pavillon en construction au bout de l'allée et souverainement décidé que ce serait le lieu idéal pour célébrer le vingt-troisième anniversaire de Jo. Elle devait le fêter le vendredi suivant et désespérait de trouver un endroit. Sans esquisser un geste pour se libérer, Jo avait haussé les épaules.

— Tu plaisantes, c'est en travaux.

Les trous béants du premier étage lui avaient sauté aux yeux, les fenêtres n'avaient visiblement pas encore été posées. Et elle avait redouté de devoir se justifier auprès de la police quant à leur présence sans autorisation valable. Comme Aurore avait reconnu la lueur du doute dans les yeux de son amie, elle avait tenté de la convaincre.

— Ta tante ne nous permettra pas d'inviter tout le monde chez elle. Si tu veux organiser une fête digne de ce nom, il va falloir prendre des risques.

Puis elle lui avait lancé avec un brin de malice :

— Je t'ai connue plus courageuse.

Satisfaite de sa répartie, Aurore avait tiré sur son pétard, les yeux fermés, ses cils blondis par le soleil.

À présent, l'obscurité recouvrait ses longs cils, légèrement recourbés, leur donnant une teinte bleutée. Jo désirait qu'Aurore la regardât. Elle en ressentait un besoin viscéral. Mais les yeux noirs d'Aurore ne cessaient de se perdre dans le ciel nocturne. Sa peau, parsemée de taches de rousseur, semblait floue à la lumière des étoiles. Jo ne se lassait pas de détailler les traits d'Aurore. Comment une telle perfection pouvait-elle exister ? Son visage lui évoquait celui de Galatée, sculptée avec amour par Pygmalion. Un menton délicat, des pommettes hautes, une bouche charnue sublimée par une fossette sur la joue droite. Son grand front, d'ordinaire recouvert par une mèche rebelle, s'offrait maintenant aux regards. Les longs cheveux auburn d'Aurore s'épalaient furieusement au sol, lui conférant des airs de gorgone. Son charisme n'avait jamais cessé d'impressionner Jo, à la fois fascinée et terrifiée par sa beauté.

Après un certain temps, elle osa se pencher au-dessus du buste d'Aurore. Jo caressa du bout des doigts la fine peau aux veines saillantes de son cou. Elle lui parut fraîche malgré la touffeur de cette nuit d'été. Et puis, une question s'imposa à elle. Depuis combien de temps l'observait-elle ?

Les minutes filaient alors que la musique vrombissait dans sa poitrine. De l'arrière du jardin, elle entendait les rires et les éclats de voix des convives. Avec l'avancée de la nuit, l'agitation finirait par atteindre son paroxysme. Aurore et Jo avaient invité une vingtaine de jeunes de Ploumanac'h et de ses environs, venus par grappes réparties dans des voitures chargées d'alcool. D'un moment à l'autre, ils finiraient par se rendre compte de leur absence. Jo aurait souhaité que cet instant volé en compagnie d'Aurore durât pour l'éternité, mais une faible clarté à l'horizon lui rappelait la cruelle réalité. Bientôt, l'aube se lèverait et il faudrait se quitter.

Paris, 3 juillet 2023

Les ombres des premières heures du jour s'étiraient sur les murs de sa cuisine. Depuis longtemps, ni les réveils ni le soleil n'extirpaient plus Jo des bras de Morphée. Ses insomnies la conduisaient invariablement à rejoindre son poste d'observation dans la kitchenette, devant la seule fenêtre qui donnait sur la rue.

Jo avait trouvé ce logement sans prétention en 2011, à peine débarquée à Paris pour suivre ses études de lettres à la Sorbonne. Un studio minuscule sous les toits d'un immeuble cossu près du Panthéon, au septième étage sans ascenseur. À l'époque, elle y vivait en colocation avec sa meilleure amie Aurore. Bien des années plus tard, son diplôme de professeure de français en poche, elle l'occupait encore, mais seule. Vingt mètres carrés, un canapé convertible, des toilettes collées à la cabine de douche, un évier, une table, deux chaises. Jo avait renoncé à décorer cet ersatz d'appartement. Étudiante, elle passait son temps dehors, au bras d'Aurore. Désormais, ce logement n'était plus qu'un point d'ancrage pour elle parce qu'il n'y en avait pas d'autres. Pas d'amis ni de famille chez qui aller. Pas de chien à promener, pas de chat à cajoler, pas de plantes à arroser, personne à aimer. Seulement sa chaise devant sa fenêtre. Aucune photo exposée ni conservée dans des albums. Une bibliothèque, quand même, pleine de livres. Les murs pâles n'accueillaient que les jeux de lumière filtrant à travers les stores.

Jo traînait son corps frêle et glacé dans la chaleur de l'été. Ses vêtements amples et sombres lui donnaient des airs de cormoran. Elle allait de son matelas à sa fenêtre, inlassablement. Jamais Jo ne pensait à prendre soin d'elle ni de son intérieur. Ses réflexions passaient de ses copies à ses souvenirs comme une mécanique bien huilée.

Une fois juchée sur son antique chaise de bar chinée au cours d'une autre vie,

Jo s'absorbait dans l'effervescence de la rue. Elle ne relevait jamais complètement les volets. Une petite fente dans la pénombre lui suffisait pour lorgner les promeneurs. À l'ombre de sa fenêtre, protégée par l'obscurité complice, Jo cherchait Aurore sans répit. Elle se méprenait parfois, à cause d'une chevelure rousse ou d'un pas assuré. Mais elle ne la trouvait pas. Vivre avec l'absence d'Aurore était sa croix.

Elle aperçut alors deux jeunes femmes courant sur la chaussée et manquant de se faire renverser par le camion poubelle.

Les poubelles.

Jo aurait dû les descendre depuis un moment. Elle ne mangeait quasiment rien – une soupe froide, un morceau de pain et du fromage –, pourtant, les détritiques s'entassaient et remplissaient à une vitesse folle le sac plastique de trente litres. Sa consommation excessive de mouchoirs n'était certainement pas sans lien avec cet état de fait.

Jo chancela sous le poids des ordures. Elle connaissait les gestes par cœur. Elle aurait su les exécuter les yeux fermés. Tirer sur les ficelles, les nouer plusieurs fois afin de s'assurer que les immondices ne s'échappent pas, soulever la masse malodorante, la faire balloter contre son corps dans l'escalier, poser le poids mort à chaque étage pour reprendre son souffle, vérifier que le sac n'est pas percé, continuer son périple jusqu'à la benne dans la cour de l'immeuble. Surtout, prier pour qu'aucun obstacle ne se dresse sur sa route.

Au deuxième étage, Jo croisa la même jeune fille que d'ordinaire. Lorsque Jo s'aventurait hors de son appartement, principalement pour aller donner ses cours, elle la surprenait rivée à son portable, assise en haut des marches. De mémoire, l'adolescente devait encore être au lycée. Jo n'avait jamais rencontré ses parents, mais elle savait que son père tenait un cabinet médical dans le quartier. Ils n'étaient pas à plaindre.

Jo répugnait à se retrouver nez à nez avec des gens dans l'escalier. Elle se sentait piégée, obligée d'ouvrir la bouche pour les saluer. Ce n'était pas tant le côté dégradant d'être vue avec ses déchets à la main qui la révoltait que la

promiscuité des corps. Ces frôlements dans cette cage d'escalier trop étroite. Les parfums qui entraient dans ses narines sans y être invités, les haleines pénétrant dans sa gorge comme des langues putrides.

Une fois sa basse besogne accomplie, elle se dirigea vers les boîtes aux lettres, peut-être y avait-il des publicités à jeter. Jo ne remarqua pas immédiatement l'enveloppe mêlée aux prospectus dont les couleurs criardes l'irritaient. Elle empoigna distraitemment la pile de courrier indésirable, faisant tomber l'unique lettre à terre. Le claquement caractéristique d'un papier qui heurte le carrelage froid la ramena à la réalité. L'objet l' alarma tout de suite, car son aspect différait de celui des enveloppes administratives classiques. Il s'agissait d'une correspondance privée.

Jo se précipita pour ramasser la lettre sans prendre garde aux brochures qu'elle éparpillait autour d'elle. Il fallait l'enfouir au plus vite dans une des larges poches de son pantalon informe. Cette missive inattendue lui faisait l'effet d'un lambeau de peau qui se serait soudain détaché d'elle-même. Jo scruta le sol à la recherche de la moindre souillure qui aurait pu s'y incruster à son contact. Rien. Peu rassurée cependant, elle entreprit de jeter la dizaine de tracts étalés par terre.

Quand elle se releva, Jo sentit qu'on l'observait. L'impression lui collait à la peau, s'insinuant dans tout son corps. Un filet glacé partait du bas de son dos et glissait vers la racine de ses cheveux. Les joues brûlantes et les larmes au bord des yeux, elle se retourna et monta l'escalier aussi vite qu'elle le put. Au deuxième étage, l'adolescente avait disparu. Jo arriva enfin au septième, à bout de souffle. À l'aube de ses trente ans, il lui sembla qu'elle était restée malgré tout cette enfant impressionnable, terrifiée par les fantômes.

Paris, 4 juillet 2023

Jo n'ouvrait pas l'enveloppe. Cette dernière trônait sur sa vieille table en bois rongée par les termites. Le bout de papier l'avait narguée toute la nuit. Elle trouvait cela fou, Jo, qu'un rien pût envahir tout son espace. Celui de son studio et celui de son crâne. Elle n'avait pensé qu'à cette maudite lettre au lieu de dormir. Ce n'était pas comme si son sommeil la satisfaisait en temps normal, mais il y avait des limites à tout.

Paniquée à l'idée de découvrir le contenu de l'enveloppe, Jo s'éraflait l'annulaire, tournant et retournant la bague qui l'ornait. Ce simple anneau doré était le seul bijou qu'elle portait, le seul qui ne la quittait jamais. Le toucher du métal la rassurait. D'ordinaire, la bague avait sur elle un puissant pouvoir apaisant. Pas cette fois. Épuisée par les conjectures infinies, sa patience s'émoussait. La lueur du petit matin accompagnait sa main tendue vers le papier rêche, d'une pâleur suspecte.

Jo tentait de deviner l'identité de l'expéditeur en manipulant l'objet avec précaution. Sans indication de nom ni d'adresse au verso, elle se contenta d'étudier l'écriture sur le recto. De vraies pattes de mouche. Jo se demandait de quelle manière le facteur avait pu comprendre que ce pli lui était destiné. Elle devait admettre que cette graphie particulière ne lui était pas étrangère. Comme si elle l'avait rencontrée dans une autre vie. Qui osait déterrer leurs liens ? Ressusciter les souvenirs n'était pas une entreprise sans danger, la personne à l'origine de cet envoi le savait forcément. Évidemment, Jo pensa à Soïzic, sa tante restée en Bretagne. Depuis combien de temps ne lui avait-elle pas parlé ?

Quelque chose venait de se retourner dans son ventre. Cela l'avait prise d'un coup, une nausée foudroyante qui la fit porter sa main libre à sa bouche. Jo étouffait. Elle tituba vers la fenêtre et l'ouvrit en grand. Pour faire entrer de l'air,